

1

Le vent était tombé et un mur de pluie noyait à présent le paysage, rendant la visibilité difficile. Amélie Lemoine pourtant accéléra. Son SUV bondit en avant et s’agrippa à la chaussée glissante de l’étroite départementale qui conduisait au manoir familial. Une route pittoresque dont elle connaissait tous les virages ainsi que les moindres dangers. Le sourire aux lèvres, elle maintint sa vitesse savourant à l’avance le plaisir de pouvoir se prélasser à son arrivée devant un feu de bois qu’Antonin, son fidèle employé, allait s’empresser de lui préparer comme à la fin de chaque journée d’hiver.

À travers une pluie de plus en plus drue, elle entrevit le virage. Son virage. Amélie ralentit et s’engagea dans le chemin bocager qu’elle devait prendre pour se rendre chez elle. Du coin de l’œil, elle remarqua des traces de roue qui avaient entamé le talus ordinairement entretenu avec le plus grand soin par le propriétaire de la maison voisine. Elle se fit la remarque que le vieux couple Guignand ne savait décidément pas conduire.

Une fois dans le chemin, elle roula au pas pour éviter de projeter trop de boue sur sa voiture. À quarante-cinq ans, elle était devenue maniaque. C’était un nouveau trait de caractère qui était

apparu, sans crier gare, le jour de son anniversaire. Depuis, elle ne supportait plus rien. Même le vieil Antonin le lui avait fait remarquer. À la maison, ni chat ni chien ne venaient troubler sa tranquillité et il n’était pas question qu’elle partage sa vie avec un homme. Elle pensait qu’elle avait chèrement acquis sa liberté au prix de deux divorces et que rien ne pourrait ébranler son nouveau mode de vie dont elle se félicitait tous les jours. À la mort de ses parents, elle avait hérité du manoir familial et avait décidé de quitter Tahiti où elle habitait depuis plus de dix ans. Elle s’était alors fixée comme unique objectif de retrouver le douillet cocon qu’était pour elle la demeure de son enfance. Elle voulait y vivre à l’abri des regards et se consacrer à ses recherches en psychocriminologie.

Elle en était là de ses réflexions quand elle ressentit un curieux malaise. La pluie venait de s’arrêter et la végétation semblait s’effacer peu à peu dans l’ombre naissante de cette fin de journée. Soudain, elle vit un rapace surgir des haies. Elle reconnut un épervier à ses ailes arrondies et à sa couleur grise. Oiseaux d’ordinaire discrets, celui-ci attira son attention d’autant plus qu’il s’était mis à louvoyer entre les arbres. Intriguée, elle accéléra et observa son manège. Elle le vit voler d’une branche à l’autre puis se percher un peu plus loin sur l’une d’entre elles... pour reprendre sa course à son passage. Amélie ne croyait pas aux présages. Bien sûr, elle ne pouvait pas s’expliquer l’attitude de ce rapace qui semblait l’attendre. Mais elle n’avait pas l’intention de céder aux fantasmes de son imagination. Elle sourit intérieurement et continua d’observer son vol, pensant avec émotion à la passion de son père pour les oiseaux de proie.

À sa grande surprise, aussi rapidement qu'il était apparu, l'épervier disparut.

C'est alors que le chemin fit un coude et qu'enfin elle aperçut les toits du manoir du *Val Rieu*, niché au fond d'un vallon boisé qu'enveloppaient déjà les brumes du soir. Elle ralentit. La grosse berline glissa lentement le long de la déclivité jusqu'à la propriété. Comme à l'accoutumée, le portail était ouvert. Elle s'engagea dans l'allée empierrée, bordée de hêtres centenaires, laissant à sa gauche l'étang aux eaux sombres. En passant, elle fut de nouveau saisie d'une sourde appréhension mais n'y prit pas garde. Elle venait d'apercevoir son vieil employé qui l'attendait sur le perron de la demeure.

— Que se passe-t-il, Antonin... une bonne surprise, j'espère ? lui cria-t-elle de loin en descendant de voiture.

Il ne répondit pas mais attendit qu'elle vienne à sa hauteur pour lui chuchoter d'un air contrarié :

— Un visiteur vous attend dans le petit salon.

Puis il s'esquiva, la laissant à ses interrogations. Amélie Lemoine haussa les épaules. Antonin se vantait régulièrement de connaître tous les propriétaires non seulement des maisons voisines, mais aussi des fermes et des haras aux alentours. Il pouvait, affirmait-il, énumérer sans jamais se tromper le nom de ceux qui s'y étaient succédés au fil des générations. Une vraie mine de renseignements ! Elle le laissait dire et s'en amusait. Pourtant son habitude à colporter les potins et les secrets de famille la mettait souvent mal à l'aise. Depuis qu'elle était adulte, Amélie avait vécu à l'étranger dans des grandes villes et ne s'était vraiment jamais préoccupée de ses voisins. Si maintenant elle

laissait à son employé le soin de la renseigner quand cela l'arrangeait, elle ne l'approuvait pas pour autant.

Agacée, elle poussa la lourde porte du vieux manoir normand, datant de 1652, que son père avait acheté à un baron désargenté. Elle aimait cette demeure hors du temps qu'elle avait rénovée avec soin, appréciant pleinement le charme de ses poutres et de ses colombages plusieurs fois centenaires. En pénétrant dans le hall, elle se débarrassa à la hâte de son manteau qu'elle jeta sur un fauteuil, ignora la pile de courrier laissée à son intention et traversa le double salon à grandes enjambées. Les craquements du parquet ancien, le feu de cheminée qui brûlait dans l'âtre ne calmèrent pas son mécontentement. Quelle mouche avait piqué Antonin ? Pourquoi avait-il fait entrer dans son espace privé cette personne ? De qui pouvait-il s'agir ? Elle finit par se convaincre que quelque chose le contrariait. Son attitude à son arrivée, même le ton de sa voix, rien ne lui ressemblait. Elle allait devoir tirer cela au clair, au plus vite.

Quand elle ouvrit la porte, sa surprise n'en fut que plus grande.

2

Charles de Clécy se tenait dans l'embrasure de la fenêtre. Il lui tournait le dos et n'avait pas bougé quand elle était entrée. Pourtant Amélie le reconnut immédiatement. Son imposante carrure, ses cheveux argentés rejetés en arrière, son élégance faussement décontractée ne lui avaient laissé aucun doute sur son identité. Propriétaire du haras voisin, ce normand d'adoption avait au fil du temps acquis une certaine notoriété et elle se souvenait l'avoir croisé à plusieurs reprises dans diverses manifestations publiques. Rien de plus. Elle savait aussi que son ambition démesurée, son train de vie flamboyant et ses positions politiques souvent provocatrices lui avaient valu quelques amis et beaucoup d'ennemis.

Ne sachant pas trop quoi penser, elle fit un pas vers lui et attendit. Sans se retourner, il lui lança :

—Vous avez étudié ma proposition ?

Elle prit un instant avant de répondre.

—Non, je ne l'ai pas prise au sérieux. De toute façon, vous n'ignorez pas que le manoir n'est pas à vendre.

—Vraiment ? répondit-il. Vous savez bien que tout est une question d'argent.

